

SOLITUDE

HUBERT KLIMKO

SOLITUDE

*Traduit du polonais
par Véronique Patte*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original:
Samotność

Copyright © Text by Hubert Klimko-Dobrzaniecki 2015,
by arrangement with Agencja Syndykat autorów

© 2019, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-566-8

1.

La femme qui m'a vendu le billet a eu un petit sourire. Je n'ai pas réussi à sentir s'il était ironique ou mécanique. Un sourire dont elle gratifiait chaque client. « Agréable visite », a-t-elle ajouté à la fin. Elle a glissé le billet dans une enveloppe avec les horaires de train et une entrée gratuite au musée.

Le jour des Rois, je me suis rendu à la gare. J'ai hésité un instant entre l'ascenseur et l'escalator. L'homme est toujours confronté à un choix, même dans une situation aussi simple que celle-ci. Simple en apparence, car tout choix, même le plus banal à première vue, est lourd de conséquences, de conséquences imprévisibles. Un groupe nombreux se tenait devant l'ascenseur. Ce dernier pouvait supporter une charge maximale de huit cents kilogrammes, d'après la notice que j'avais lue un jour sur la porte. J'ai scrupuleusement compté les personnes attroupées. J'en ai dénombré quatorze, des adultes uniquement. Tout aussi rapidement j'ai évalué leur poids. À vue d'œil, chacune pesait près de quatre-vingts kilos. J'ai fait un calcul mental sommaire. Si je me décide, notre poids global tournera autour de mille deux cents kilos. Ces gens ont-ils conscience que d'un point de vue théorique, ils jouent avec la mort? À moins que j'assiste à un rassemblement de quatorze suicidaires qui ont préalablement décidé d'en finir, se sont mis d'accord et ont choisi l'ascenseur de la Schedifkaplatz qui dessert le passage souterrain de

la gare Meidling à Vienne pour mettre leur plan à exécution? Hypothèse plausible si une maman turque, accompagnée de ses quatre enfants, ne s'était jointe à la compagnie. Par conséquent, mes dernières estimations vont être largement dépassées. L'ascenseur est arrivé. Le groupe s'est écarté. J'ai compté le nombre d'individus quittant l'ascenseur. Six seulement. Le dernier à peine sorti, le groupe a aussitôt investi l'habitable de verre. D'un regard froid j'ai observé comment une installation programmée pour transporter un nombre déterminé de kilogrammes réagissait à une surcharge pondérale. Comment elle se transformait en une boîte à sardines qui, d'un instant à l'autre, au lieu de monter, allait s'effondrer avec pertes et fracas. Les portes de verre se sont refermées et un passager a essayé d'appuyer sur un bouton. Sa main s'est frayé un passage à travers les plis des vêtements pour atteindre le panneau de commande rutilant. L'ascenseur a eu un soubresaut. D'abord vers le haut, puis vers le bas, mais de quelques centimètres seulement, puis il est revenu au point de départ. La même main, m'a-t-il semblé, a appuyé sur le bouton. Même scénario, sauf que cette fois l'ascenseur n'a pas été seul à bondir en l'air, et une fois revenu à la position de démarrage, j'ai entendu un son aigu et les portes se sont ouvertes. Environ la moitié des passagers sont sortis tandis que les autres ont décidé de rester et de retenter leur chance. J'ai vu disparaître le sommet de leurs crânes, et là, j'ai pris conscience que l'homme, en effet, opère des choix; il peut choisir entre une boîte qui descend ou des escaliers qui descendent, du moins a-t-il cette impression, mais finalement son choix a été préalablement circonscrit. Par un ingénieur, un bureau d'études, ou Dieu sait quoi encore. Si on a envie de commettre un suicide collectif dans un ascenseur pareil, on a peu de chances de parvenir à ses fins. En tout cas dans ce pays. En observant cette scène du début à la fin, je suis arrivé à la conclusion que je ne prendrais pas l'ascenseur et que je n'utiliserais pas l'escalier mécanique non plus. Car ceux-ci aussi peuvent tomber en panne. Nombreuses sont les situations qui offrent une troisième solution. J'ai donc opté pour une promenade du côté de la station des trains à destination de Baden, en prenant le pont d'où l'on peut voir les quais et les rames qui partent, puis en descendant l'escalier. C'est un peu plus long mais néanmoins efficace.

Le passage souterrain sentait le kebab. Des Turcs s'affairaient dans un kiosque en fourrant de fines tranches de viande et des légumes dans des petits pains chauds tout en posant en boucle la même question à leurs clients : épicé ou pas épicé ? À quoi peut bien penser un homme qui rentre chez lui après le travail lorsqu'il a posé pendant douze heures la même question ? Un jour, je devrais leur demander, mais je n'aime pas poser des questions. Je n'aime pas interroger les autres, même si je passe mon temps à me poser à moi-même des questions, qui demeurent sans réponse pour la plupart. J'ai tourné à gauche et je me suis retrouvé dans le hall principal. Sur le côté gauche se trouvait un distributeur de billets devant lequel s'étirait une longue file d'attente – les gens étaient sans doute en train de se concentrer sur leur code afin de ne pas se tromper. Au-delà du distributeur de billets, derrière une porte vitrée, des caissiers revêtus de l'uniforme des Chemins de fer d'État autrichiens attendaient le chaland, assis derrière leurs guichets, mais ce jour-là, fête des Rois, ils étaient désœuvrés et observaient à travers la porte vitrée ce qui se passait dehors. Je me trouvais de l'autre côté et je les fixais. D'après l'horaire, mon train devait partir une demi-heure plus tard. Des voyageurs se dirigeaient prestement vers le couloir menant au quai. D'autres s'arrêtaient dans le hall pour scruter les écrans bleus informant sur les départs et les arrivées, d'autres, ayant oublié d'acheter leur pain la veille, faisaient la queue devant la seule boulangerie ouverte ce jour-là dans le secteur. J'ai tourné les talons et je me suis retrouvé sous un écran à chercher des yeux mon train, comme tout le monde. Quatrième position sur la liste des départs, à l'heure, avec mention : « train spécial ». N'ayant pas envie de faire le pied de grue dans le hall, je me suis dit que j'allais tenter de provoquer le destin, un peu pour tuer le temps, un peu pour me donner des frissons. Peut-être cette journée se passera-t-elle autrement que je l'ai planifié, peut-être les choses ne suivront-elles pas le schéma que j'avais prévu ? J'ai fait demi-tour, il me restait vingt-cinq minutes. J'ai pris le passage souterrain et mis le cap vers l'ascenseur. J'étais seul, l'ascenseur est redescendu de Schedifkaplatz. Personne n'en est sorti. J'étais l'unique passager. Tout compte fait, la solitude ne m'est pas étrangère. La solitude, c'est moi. Devant l'ascenseur, sur la Schedifkaplatz, il n'y avait personne non plus, un peu plus loin, à côté de

barrières, un Indien de petite taille vendait des journaux, je me suis approché et je lui ai acheté l'édition spéciale Fêtes de *Der Standard*. J'ai regardé autour de moi, mais à part le vendeur de journaux et moi, tous les gens qui, quelques minutes plus tôt, se dirigeaient en foule vers les escaliers roulants et l'ascenseur s'étaient volatilisés. J'ai pris les escaliers et j'ai regagné le passage. À l'entrée du hall se tenaient deux témoins de Jéhovah. Leurs brochures à la main, ils invitaient à les suivre dans un monde meilleur. Moi, je tenais un journal qui décrivait le nôtre, le vrai, pas le leur, et pendant un moment je me suis demandé si je n'allais pas leur proposer un échange: *Der Standard* contre *La Tour de garde*. Mais après un coup d'œil à ma montre, j'ai ajourné mon plan, dans l'espoir que la même situation se représenterait un jour. Dans un an peut-être? Je portais un pardessus en laine avec des poches profondes, parfaites pour y fourrer le journal roulé. Les témoins m'ont salué avec un sourire, le même dont m'avait gratifié la vendeuse de billets pour le train spécial. Croyaient-ils vraiment en leur monde meilleur ou avaient-ils seulement suivi un stage d'initiation sur le sujet? De nouveau, je me suis retrouvé dans le hall principal, mais cette fois, je ne me suis pas arrêté. Je me suis directement rendu sur le quai numéro quatre d'où devait partir mon train. Là, j'ai compris que tous ceux qui avaient disparu de l'ascenseur, des escaliers mécaniques, des passages et d'ailleurs, se trouvaient sur le quai, le quai numéro quatre, à attendre mon train. Dans la foule, j'ai reconnu la mère turque avec ses enfants et d'autres passagers de l'ascenseur. Le destin nous avait donc remis sur le même chemin et nous embarquait dans le même voyage? Grouillant de monde, le quai bourdonnait de rires, de bruissements, de craquements, de clappements, au cœur d'un halo de fumée. Les voyageurs ne respectaient pas l'interdiction de fumer. Il y avait tant de fumeurs que même s'ils l'avaient voulu, ils n'auraient pas pu se concentrer dans l'endroit réservé à une minorité, selon les inspecteurs, mais qui, selon moi, représentait plutôt la majorité. Quand ils sont endimanchés, les gens savent faire preuve de sang-froid, je n'ai donc remarqué, sur leurs visages, ni gêne ni panique, lorsque les contrôleurs ou d'autres employés en uniforme sont passés à côté d'eux alors qu'ils fumaient comme des pompiers. Le brouhaha et les bruissements se sont momentanément apaisés. La

plupart des têtes se sont orientées vers les écrans bleus qui ont tous affiché la même information : le train avait vingt minutes de retard. Des murmures de désapprobation se sont élevés, avant de se muer en revendications sonores lorsqu'une voix dans un haut-parleur a confirmé le message lumineux. Dans ce pays, un retard aussi important frise la provocation. Aussi, leur cigarette à peine terminée, les fumeurs en ont-ils allumée une autre. Les enfants se sont mis à tousser, les parents non fumeurs à se racler la gorge, mais d'autres voyageurs, nullement perturbés par la situation, ont joyeusement décapsulé une bouteille de bière et dégainé une flasque remplie d'un liquide à forte teneur en alcool. J'ai sorti de ma poche mon journal avec l'intention de le lire, lorsqu'un homme à l'accent étranger m'a demandé s'il avait le temps d'aller aux toilettes. Cette question m'a stupéfié, je ne savais vraiment pas quoi lui répondre. J'ai regardé ma montre, l'étranger, ma montre, puis de nouveau ma montre, l'étranger, ma montre, j'étais sur le point de lui répondre qu'il en avait sans doute le temps, même si je n'en étais pas tout à fait certain, lorsque la voix du haut-parleur m'a tiré de cet abominable pétrin. Le train avait rattrapé une partie de son retard et il était annoncé d'une minute à l'autre. «Je ne vais probablement pas avoir le temps», a dit l'étranger, et il m'a fichu la paix. J'ai hoché la tête, j'ai roulé mon journal et l'ai refourré dans ma poche. Les fumeurs ont terminé leur cigarette à la hâte, les parents ont calmé leurs enfants, la fumée nicotinique s'est dissipée dans les airs, quant aux craquements et aux clappements, ils se sont définitivement tus. Tout le monde attendait dans une grande concentration.

La locomotive noire a fait une majestueuse entrée en gare. La foule, au lieu de prendre place dans les wagons, s'est dirigée, avec ses appareils photo, vers l'énorme machine qui crachait des nuages de vapeur. Le chauffeur et le mécanicien posaient à leurs fenêtres, puis ils se sont mêlés aux passagers radieux. Avec leurs casquettes noires à visière étincelante, leurs combinaisons grises copiées sur les modèles de l'époque impériale, leurs foulards noués autour du cou, ils plastronnaient pour la photo comme des demoiselles à un concours de beauté. Le chef de train et deux contrôleurs, également costumés, vêtus de superbes uniformes à cols droits sur lesquels étaient cousues des

breloques dorées, se pavanaient parmi les voyageurs. Le chef de train arborait même de vraies moustaches pareilles aux bretzels salés que j'achète volontiers au supermarché Merkur. Le train était composé d'une quinzaine de wagons de classes et de couleurs différentes. Il ressemblait ainsi plus à un convoi de cirque qu'à un authentique train de l'époque de Sa Majesté Impériale. Certains wagons étaient totalement neufs, de fabrication hongroise, mais ils paraissaient vieux. D'autres, restaurés, étaient le fleuron des chemins de fer autrichiens, et les derniers dataient de la fin des années 1960 – je m'en souvenais parfaitement. Entre la machine à vapeur et le premier wagon était accrochée une locomotive électrique, sans doute pour des raisons de sécurité, au cas où la locomotive à vapeur tomberait en panne en cours de route. J'ai senti que c'était à moi de donner le signal et de m'installer dans le wagon, car si je ne le faisais pas, le train ne partirait jamais et les gens resteraient éternellement sur le quai à photographier la machine et les types qui fanfaronnaient dans leurs déguisements. J'ai donc fait le premier pas, même si, par nature, je n'appartiens pas à la catégorie des gens qui aiment sortir du rang. Les femmes... De ce que je me souviens, ma mère était la seule à prendre des initiatives. Mais les autres? Les autres, elles attendaient. Tout s'est terminé encore plus vite que ça avait commencé. Greta, Petra, Renate... Par nature, j'attends qu'un autre fasse le premier geste. Même pour une vétille comme entrer dans un wagon. Là aussi, je laisse agir les autres. Mais ce jour-là, personne ne voulait le faire, ce premier pas, et moi, je n'en pouvais plus de rester planté là à bayer aux corneilles. J'ai trouvé mon wagon de première classe. C'était la partie hongroise du train, neuve mais déjà vieillie. Plutôt oppressant, avec quatre sièges par compartiment. Tapissés de velours violet, ils rappelaient plutôt des fauteuils de cinéma d'antan qu'un siège sophistiqué de l'ère impériale. J'ai pris place près de la fenêtre, dans le sens de la marche. Je ne supporte pas de voyager autrement, ce que j'avais signalé en achetant mon billet. Peut-être est-ce pour cette raison que la vendeuse avait eu un petit sourire moqueur? J'étais complètement seul, même si des foules de gens tourbillonnaient derrière la fenêtre, toujours aussi peu pressés de prendre place. Au fond, cela aurait pu durer une éternité. J'aurais pu rester seul dans ce compartiment. J'aurais pu rester seul dans le wagon tout entier, voire dans le

train tout entier. Et si cela avait été possible, le train, la locomotive sans chauffeur et sans mécanicien, auraient pu démarrer tout seuls. Cela ne m'aurait pas dérangé, car la solitude est un état que j'ai intégré, un état auquel je me suis accoutumé, un état que certains appellent ardemment de leurs vœux, même s'il n'est pas et ne sera jamais leur lot quotidien. Moi, cet état, je l'ai en moi. La solitude m'appartient. Sommes-nous bien ensemble? Je l'ignore, mais c'est ainsi. Nous sommes ensemble pour certaines raisons. Je crois même que je l'ai aimée, je ne peux pas l'interroger à ce sujet, mais si elle est là et qu'elle ne me quitte pas, cela veut probablement dire que nous sommes bien ensemble. Un paradoxe. La vie dans la solitude est acceptable si on pense à elle comme à une personne... Toutes ces simagrées, l'attente, les photographies des uns et des autres, les photographies de l'engin où il fallait monter, ont augmenté le retard de trente minutes. J'ai lu l'information sur l'écran suspendu tout près de ma fenêtre. Personne, personne vraiment ne s'en souciait ni n'en était un tant soit peu contrarié. J'ai joui de ma solitude pendant quelques bonnes minutes encore jusqu'au moment où j'ai entendu un coup de sifflet, j'ai failli croire que nous allions démarrer sans cette racaille gueularde, hélas, je me suis rendu compte que le coup de sifflet ne donnait pas le signal du départ; il sommait les passagers de prendre place dans les wagons. En un temps record, le quai s'est vidé et les wagons se sont remplis à ras bord. Le mien aussi était plein comme un œuf; à part moi, il y avait deux femmes âgées et un homme d'âge moyen qui avait cet air d'attardé mental des vendeurs de hamburgers. Près de l'endroit où j'habite se trouve un restaurant McDonald's. Il m'arrive d'y aller pour acheter un café que je m'en vais boire au bord du lac. Cinq serveurs comme lui se tiennent derrière le comptoir. Robotisés, avec des lunettes démodées, couverts de sueur, avec la mâchoire inférieure tombante, leurs yeux mornes rivés sur le chaland. J'ai entendu un second coup de sifflet suivi d'un chuintement aigu. Le train s'est lentement mis en branle. Au même moment, les vieilles dames ont sorti des sandwiches de leurs sacs. Elles les ont déballés et les ont engouffrés. Ingurgitation synchrone de sandwiches. Qui sait, peut-être un jour cette activité deviendra-t-elle une discipline olympique? Les sandwiches une fois avalés, presque simultanément aussi, elles ont sorti de leurs sacs des bouteilles d'eau

minérale d'un litre et demi. Pourquoi à peine installés dans le train les gens se sentent-ils affamés? L'une des deux dames, celle qui était assise à côté de l'attardé mental, a donné à ce dernier une petite tape au bras, l'invitant sûrement par ce geste à manger. Il a tourné la tête et jeté un regard – le même que celui des serveurs du McDo – dans le miroir suspendu entre les appuie-tête et le filet à bagages. Les femmes se sont mises à discuter ou plutôt à médire du nouveau curé des Augustins, celui qui vient d'arriver au monastère, un augustin à coup sûr, car elles ont parlé de messes avec bénédiction des roses. Un jour, en allant à une exposition, fort réussie du reste, de Van Gogh au musée Albertina, j'ai croisé un groupe de personnes qui se dirigeaient vers l'église des Augustins située à proximité. Elles parlaient entre elles de roses et racontaient que sainte Rita, la patronne des causes désespérées, pouvait tout arranger. Le phénomène de la foi m'a toujours interloqué. Je n'arrive pas à comprendre de telles âneries. La patronne des causes désespérées, bien sûr! Si une cause est désespérée, cela veut dire qu'il n'y a plus d'espoir, or il apparaîtrait que même dans le désespoir il y aurait de l'espoir. Une sainte capable d'arranger ce qui ne peut être arrangé! C'est bien ça, elles parlaient du nouveau curé qui, d'après elles, était gay, et elles en parlaient sans indignation ni pitié, mais avec amusement. J'ai tendu l'oreille. Personnellement, je n'aime pas parler avec les gens, je ne le fais qu'en cas de nécessité ou quand je n'ai pas d'autre possibilité. De ce que j'ai pu entendre, j'ai compris que le nouveau curé, avant d'entrer en religion, était fleuriste, ce qui aurait pu, jusqu'à un certain point, accréditer leur thèse selon laquelle il était homosexuel, quoique pas complètement. J'ai connu un certain nombre d'hommes qui faisaient des boulots de bonnes femmes sans être efféminés pour autant. À un moment donné, presque simultanément encore, elles ont éclaté d'un rire grivois: d'après ce que j'ai entendu, elles s'étaient rendu compte que le nouveau curé, juste après la messe, sortait sur le parvis et serrait la main à tous ses paroissiens en lâchant un pet sonore à chaque salutation. Je ne vois vraiment pas ce qu'il peut y avoir de drôle là-dedans, c'est plutôt triste même, il s'agit d'un dysfonctionnement de l'appareil digestif classique ou d'un problème de stress. Une fois leur fou rire maîtrisé, elles se sont mises à me fixer attentivement. Ma compagnie ne devait pas leur convenir. Je ne

riaux pas et je ne me mêlais pas à leur conversation. Je me suis senti mal à l'aise, heureusement le train s'est arrêté à la gare de Gloggnitz et tout le monde s'est préparé à sortir. J'ai pris dans ma poche mon billet avec les horaires : l'itinéraire prévoyait une pause d'une demi-heure. Afin de ne pas tenter le diable et ne pas avoir à répondre aux questions imminentes des vieilles dames, j'ai décidé de changer de compartiment, mais après avoir minutieusement visité le train je me suis rendu compte que toutes les places étaient réservées ou occupées, celles de deuxième classe aussi, pourtant je m'y serais volontiers installé si l'une d'elles avait été libre. Les passagers se sont de nouveau mis à longer le train afin d'admirer cette antique merveille de la technique. Je me suis retrouvé parmi eux, mais au bout de quelques minutes, lorsque la fumée des cigarettes m'est devenue insupportable et que les enfants asphyxiés se sont mis à devenir fous, j'ai gagné la queue du train. Une surprise m'y attendait. Le dernier wagon était une réplique des wagons alpins de jadis, avec une case pour ranger les skis et les traîneaux et deux bancs apparemment non réservés. J'étais en pardessus, je n'avais donc pas besoin de réintégrer mon siège violet. Je suis resté dans le wagon alpin tout seul, comme j'aime l'être. Le chef de train a sifflé, les gens ont regagné leur wagon, mais personne, vraiment personne, n'est venu s'installer dans le mien. J'étais heureux. Désormais seul, tout seul, je pourrais admirer les merveilleux paysages qui allaient défiler d'un instant à l'autre derrière la vitre sans être obligé d'écouter les histoires d'autrui ou de m'exprimer sur un thème crucial ou inepte. Lorsque nous avons pénétré dans le premier long tunnel, j'ai senti l'odeur caractéristique de la vapeur mêlée à la suie. Les wagons dans lesquels on voyageait jadis pour aller au ski sentaient exactement la même chose. Je me suis rappelé mon enfance, heureuse tout compte fait, sinon normale. Une mère, un père, un frère qui depuis des années n'entretient aucun contact avec moi. Peut-être serait-il plus honnête de dire que c'est moi qui, il y a des années, ai coupé les ponts avec lui, depuis qu'il a déménagé en Belgique, parce qu'il en est arrivé à la conclusion qu'il était juif, que notre père et notre mère lui avaient caché ses origines. Quelles origines ? Nos parents étaient des Autrichiens de souche, il n'existe aucune preuve de leur judéité. Mais mon frère n'était pas de cet avis, c'est pourquoi, un beau jour, il s'est converti au

judaïsme et s'est marié avec une vraie Juive, mais autant sa judéité est inventée, autant celle de ses deux filles ne l'est pas. Mon frère est donc maintenant un Belge juif d'origine autrichienne, il a une femme juive, d'origine juive, et deux filles juives, leur cas n'est toutefois pas complètement désespéré. Qui sait? Ses filles peuvent encore faire volte-face, passer au bouddhisme, au catholicisme ou au bahaïsme et renoncer à tout ce cirque israélite. Le train est sorti du tunnel et le chef de train est entré dans le wagon, vêtu de son bel uniforme, avec ses décorations, sa moustache en guidon et sa poinçonneuse tout aussi démodée, suspendue par un ruban rouge à son poignet. Il a demandé mon billet. Il l'a poinçonné, puis, légèrement étonné, m'a informé, comme si je n'étais pas au courant, que j'avais un billet de première classe avec une place réservée. Je lui ai demandé si je pouvais rester dans ce wagon qui n'avait pas de places réservées. Il a répondu par l'affirmative, sans comprendre pour autant ce qui avait pu me pousser à échanger un siège confortable tapissé de velours contre un banc en bois, en me privant par-dessus le marché de toute compagnie. Le train est entré dans le tunnel suivant, plus court cette fois. Il a sensiblement ralenti, puis s'est mis à grimper et à suivre les lacets de la voie ferrée, si bien que, lorsque j'ai ouvert la fenêtre et que mon nez s'est couvert de suie, j'ai aperçu la locomotive et le reste de la rame. Du côté gauche de la montagne se dressaient des sommets hérissés comme des flèches, et en bas, sur les rubans asphaltés de la route, frétilaient de petits points colorés. La circulation, ce jour-là, n'était pas très animée. Sur les remblais, juste à l'entrée et à la sortie du tunnel, on voyait des gens avec des appareils photo. Certains, équipés de petits boîtiers argentés, souriaient et agitaient amicalement la main tandis que d'autres, armés de longs objectifs et d'appareils aussi lourds que des mitraillettes, fixés sur des trépieds, faisaient penser à des soldats bombardant une unité blindée. Mon intimité a toutefois pris fin plus tôt que je ne l'avais espéré. J'ai compris qu'au terminus il me faudrait sortir et me mêler à la foule, aller au musée, puis manger un bout et rentrer. J'espérais toutefois qu'au moins le wagon dans lequel je voyageais resterait vide jusqu'à la fin du trajet. Hélas, des photographes y ont fait irruption. Une nuée d'amateurs, munis non seulement d'appareils photographiques mais aussi de caméras. Ils ne m'ont même pas remarqué.

Peut-être ma silhouette s'était-elle complètement assimilée à l'environnement? Peut-être ma peau avait-elle pris la teinte brune du banc sur lequel j'étais assis? Étais-je devenu l'équivalent humain du caméléon? Ils ont ouvert les fenêtres, sorti la tête dehors; dès qu'ils remarquaient quelque chose d'intéressant, clic-clac, ils prenaient une photo, et lorsque le train s'engouffrait dans le tunnel suivant, ils refermaient précipitamment la fenêtre. Entre les clichés aussi rapides que l'éclair, ils sortaient leur flasque de leur poche d'un geste tout aussi vif, buvaient une gorgée et guettaient la montagne ou le viaduc suivant dont ils pourraient montrer fièrement la photo chez eux, une fois qu'ils l'auraient enregistrée dans la mémoire de leur ordinateur. Le train approchait de la gare de Semmering, mais l'itinéraire ne prévoyait pas de s'y arrêter. C'était une année sans hiver, et bien que la réclame proposât une excursion hivernale nostalgique à bord d'un train à vapeur et que sur les photos du prospectus tout fût noir et blanc – locomotive noire sur fond de versants montagneux enneigés –, c'était en réalité un voyage printanier qui nous était servi puisque la locomotive remorquait des wagons au cœur de pentes verdoyantes. Nous avions beau nous trouver à quelques bonnes centaines de mètres au-dessus du niveau de la mer, il n'y avait nulle part le moindre soupçon de neige. Il faisait si doux que même les canons à neige avaient capitulé, et les pistes de ski, habituellement encombrées, à cette époque de l'année, par des armadas d'amateurs de la folie blanche, étaient désertées. Ces bandes de forêts abattues qui auraient dû scintiller de leur blancheur farineuse produisaient un effet étrange. Leur verdure crue déroutait le regard. Ça et là, un exploitant s'escrimait à contraindre sa machine ventrue à lutter contre la nature, mais les résultats de son combat étaient lamentables, la neige artificielle ressemblait à une bouillasse grisâtre. À un moment donné, les hommes aux appareils photo n'ont pas refermé les fenêtres à temps lorsque le train s'est soudain engouffré dans le tunnel suivant. L'air s'est aussitôt volatilisé. Nous allions tous être intoxiqués d'un instant à l'autre. Mais eux se sentaient bien dans ce wagon empoisonné, car pas un seul de ces maniaques du cliché n'a pris la peine de refermer les fenêtres. Cela n'avait d'ailleurs plus aucun sens. Nous allions nous débarrasser du gaz carbonique à la sortie du tunnel. Mais voyant que nous demeurions dans la fumée à en tousser, les

hommes aux appareils et aux caméras ont décidé de quitter le wagon au plus vite. Ils ne m'ont pas laissé le choix, je suis parti avec eux, car le train approchait du tunnel suivant. J'ignorais alors que ce serait le dernier tunnel avant le terminus. Je suis retourné à mon compartiment, mais ma place était occupée par l'une des deux dames. Lorsqu'elle a voulu se lever, je lui ai signifié d'un geste que j'allais prendre sa place. Elle m'a demandé ce qu'on servait de bon au wagon-restaurant, pensant sûrement que j'y avais passé tout ce temps. N'ayant aucune envie de lui expliquer où j'avais traîné, j'ai raconté que le wagon-restaurant proposait le même menu que de coutume. Le même menu que de coutume, cela pouvait signifier: bière, café, thé, saucisses dans un petit pain avec moutarde, ainsi que des gâteaux. La vieille dame s'est contentée d'opiner nonchalamment du bonnet, puis elle est revenue à ses sandwiches. Là-dessus s'est terminée notre brève conversation. L'homme à la mâchoire inférieure tombante était toujours dans la même position, autrement dit celle que j'avais mémorisée au moment où j'avais quitté le compartiment deux heures avant. On n'est jamais sûr de rien dans la vie, mais là, j'étais presque certain que l'une des dames, sa mère probablement, était partie en excursion pour oxygéner ce crétin, fruit de son amour ou de sa haine. Elle croyait sans doute que le grand air lui donnerait un coup de fouet, mais même une excursion pareille ne pouvait avoir les effets attendus. À quoi bon se reproduire si c'est pour dépenser ensuite tout son fric pour des potiches au regard fixe? Les mères ne vivent pas éternellement, elles finissent par mourir un jour ou l'autre, et avant de mourir elles réservent à des gars comme lui une place dans une institution publique ou privée chargée de satisfaire leurs besoins élémentaires jusqu'à la fin. Les gars comme lui n'ont d'ailleurs que des besoins élémentaires, ai-je pensé en le regardant de nouveau. Ce monde me chagrinait, mais c'était un chagrin conscient. Au fond, c'était une affaire de conscience, ma conscience, la conscience de la mère, et l'inconscience de son fils. Bref, je suis chagriné de constater que ce crétin était en position de supériorité. Penser fait souffrir, même si une partie de l'humanité estime le contraire. Ce train, qui se voulait antique, n'a pas vraiment réussi à transmettre une ambiance rétro. Le compartiment était équipé d'un haut-parleur et de tous les boutons que l'on peut trouver dans les trains modernes.

Un crépitement s'est fait entendre dans l'enceinte, puis la voix du chef de train s'en est échappée pour nous informer que dans quelques minutes nous allions arriver à destination. Le chef de train nous a également rappelé que nous disposions de quatre heures pour visiter le musée du chemin de fer et la petite ville, puis que le train repartirait pour Vienne à l'heure prévue. D'avance, il anticipait l'absence de surprises. Les gens se sont de nouveau répandus sur le quai, puis, comme un troupeau de moutons, ils ont suivi les flèches rouges en direction du musée. Moi aussi, j'étais un mouton emporté par le désir de contempler de vieilles locomotives, des wagons anciens, pourtant, Dieu sait si j'aurais préféré participer à ce cirque en solo, sans la foule, sans témoins superflus. Il s'agissait en effet d'une collection d'objets gigantesques commémorant le glorieux passé de ce pays. Au centre d'un hangar gigantesque se dressait une locomotive non moins gigantesque, qui jadis partait d'une gare de la région en tractant des wagons bourrés de riches Viennois à destination de notre Riviera, de Trieste, d'Opatija. Opatija... Je crois que jamais je ne l'oublierai même si je l'ai ardemment souhaité jadis. Vouloir oublier... Impossible, ça a été impossible, pour moi du moins. D'autres peut-être y parviennent. Moi non. C'est pour cette raison que je me trouve ici aujourd'hui, c'est pour cette raison que j'ai pris ce train, c'est pour cette raison que je me suis mêlé à cette foule anonyme. «Elle est aussi grosse qu'une motrice.» «Tu es aussi long qu'un train.» «Tu halètes comme une locomotive.» «Frotte-toi à mes pare-chocs.» «Envoie la vapeur.» «Fais marcher ton sifflet.» «Entre dans mon tunnel.» «Tchou-tchou.» «En route, en route. Va jusqu'au bout. Terminus. Tout le monde descend.» «Fermeture des portières.» Elle faisait une fixation sur les trains. Elle me l'a communiquée. Une obsession contagieuse et, comme la suite l'a montré, incurable, car j'ai essayé de me soigner, sans succès. Inscriptions en italien sur les murs, inscriptions bilingues plus exactement : en allemand et en italien. Des têtes de morts avec des tibias en croix. Non pas un symbole fasciste, mais des interdictions d'entrer. Des petites locomotives, des trains à voie métrique posés sur des tronçons de rails. Des leviers que l'on peut actionner, une odeur de café, car il y avait aussi un wagon-restaurant dans ce musée, des rires d'enfants, des grands-pères, des grands-mères, des mères, des pères, des tantes, des oncles, des touristes

étrangers, des modèles réduits de trains, des cartes ferroviaires, des téléviseurs avec des flashes de publicités, des jeux vidéo, des simulations, des explications, des interdictions, des ordres et... un cri. Un cri terrible. Une voix féminine effroyable. Puis le silence. Total. Les gens se figent un instant. Ils se transforment en figures de cire. De nouveau cette voix appelant au secours. Puis un nom répété à plusieurs reprises: «Bruno! Bruno! Bruno!» On m'appelle? C'est impossible. Une voix féminine hurle mon nom sur un ton tragique. Ici, dans un musée des chemins de fer? Mais sa voix à elle avait une autre tonalité. Ce n'est pas sa voix; celle-ci appelle un autre Bruno, ce n'est pas moi, ce n'est pas moi. «Bruno, non! Au secours!» Les gens émergent de leur torpeur. Ils courent, un homme crie: «Appelez l'ambulance! Appelez l'ambulance! Vite!» Je me précipite en direction de la voix qui se remet à crier mon nom après une brève interruption. Je reste planté là, je n'en crois pas mes yeux. Sur le plancher, à côté de la gigantesque locomotive gît Bruno, le crâne fracassé. Bruno, l'attardé du compartiment. Puis hurlement de la sirène. La vieille dame tente de lui glisser quelque chose sous la tête. Elle pleure, alors que lui, tout en sang, lui qui juste avant ne donnait aucun signe de vie, éclate d'un rire sonore. Les gens hurlent à tue-tête de ne pas le toucher, d'attendre l'ambulance qui vient juste d'arriver. Bruno, il a le même prénom que moi. Le crétin, il est tombé de la vieille locomotive, il continue de s'esclaffer. Ainsi, non seulement il est capable de se regarder dans un miroir, mais il est aussi capable de rire? Mais peut-être ne rit-il que lorsqu'il a mal? Peut-être que les gens comme lui ont aussi une conscience, mais qui fonctionne à l'envers? Les infirmiers sont là avec un brancard. Le médecin essaie de lui poser des questions, mais Bruno continue de se marrer. Béat, sa gueule amochée reposant sur les cuisses de sa mère, il ressemble au Christ descendu de la croix que l'on peut voir sur des cartes postales italiennes pour pèlerins. Ici aussi, il y a des haut-parleurs. La voix des haut-parleurs nous invite tous à quitter le musée. La police est déjà sur les lieux.

De nouveau, une foule qui sort, cette fois du musée. Des murmures et des discussions à voix basse sur le saut suicidaire du haut de la locomotive, à moins que ce ne soit un accident, il s'en passe, quand même, des choses bizarres dans ce lieu, dans cette ville, dans ce pays, si tranquilles. Soudain la faim passe

à l'attaque. Un énorme estomac collectif se met à gargouiller impitoyablement et décide de trouver une solution pour apaiser sa fringale. Il n'y a pas beaucoup de choix, plus précisément il n'y en a aucun, car c'est un trou perdu, un lieu saint par-dessus le marché. Le ventre collectif se demande s'il n'y aurait pas un endroit, n'importe lequel, ouvert ce jour-là. Au centre-ville, tous au centre-ville. Mais il se trouve à plusieurs centaines de mètres du musée, avec son hôtel de ville, sa place du marché, ses petites maisons, et il est désert. Mais nous le remplissons aussitôt. Nos petites villes sont désertes, même si les statistiques officielles indiquent que des gens y habitent. Les statistiques indiquent diverses choses, par exemple qu'un habitant terrestre mange en moyenne un cochon par an. Pourtant, il y a des gens qui ne touchent pas à la viande de porc, et ils représentent un groupe assez nombreux, qui sait, peut-être la moitié d'entre nous tous? C'est donc probablement la même chose avec nos petites villes. Officiellement, elles comptent chacune cinq mille habitants, mais la moitié de ses habitants n'y vivent qu'à moitié. Ils n'y viennent que de temps à autre. Puis ils disparaissent. C'est nous qui sommes maintenant une bourgade, une bourgade affamée, une boursouffure, un accident malheureux ou le rêve d'un fou sur une fin de vie médiocre. Dans cette petite ville, il y a comme partout un restaurant ouvert, chinois comme il se doit. Ainsi, lorsque les serveuses aperçoivent cette foule et qu'elles se rendent compte de l'opportunité de faire la plus grosse recette de l'année, inattendue mais réelle, leurs yeux bridés s'arrondissent en pièces de monnaie sonnantes et rutilantes, et leurs petits doigts boudinés se mettent instinctivement à s'agiter et à calculer le nombre de merveilleux billets verts de cent euros qui vont affluer. Le cuisinier déboule dans la salle de restaurant, en maillot de corps blanc, avec un pantalon maculé de taches de soja et une toque jaunie, il commence par brailler quelques mots en chinois, vietnamien, coréen, tibétain, laotien ou thaïlandais, à moins que ce ne soit du birman, peu importe, puisqu'en Autriche ils viennent grosso modo tous de Chine; puis, aussi vite qu'il est apparu, il disparaît derrière les portes battantes. Les serveuses gardent le sourire, mais peut-être est-ce la morphologie asiatique de leur mâchoire et de leurs yeux qui donne l'illusion qu'elles sont constamment souriantes, gentilles, qu'elles rient en continu, que ce dur labeur du matin au soir

leur fait gagner tellement d'argent et donc de bonheur qu'elles n'ont pas d'autre solution que de sourire, de rire. Ou alors – comme les Bulgares qui hochent la tête de haut en bas pour dire non – ces petites tronches chinoises, tibétaines, laotiennes, qui ont toujours l'air contentes d'après l'expression de leur museau, sont profondément malheureuses au fond? Comment peut-il en être autrement pour un bâtard haletant, souffreteux, maladif, chétif et tordu?

Mon frère, alors qu'il n'était pas encore juif, qu'il habitait toujours ici mais dans un autre quartier, qu'il ne connaissait pas encore cette vraie Juive, la mère de ses deux vraies petites Juives, oh malheur! a complètement perdu l'esprit, et un beau jour il s'est acheté un carlin. La solitude lui pesait. Un chien, c'est un bon remède quand on est seul, un bon remède contre l'isolement. Une bête fidèle, complètement dépendante de son maître. Un chat, par exemple, se débrouille parfaitement bien sans l'homme, tandis qu'un chien, à Vienne surtout, sans les petits guides de santé canine, les laisses, les muselières, les visites périodiques chez le vétérinaire, les taxes sur les chiens, les médailles autour du cou avec, gravés dessus, le nom de la bête et le numéro de téléphone de son propriétaire, n'a aucune existence et n'est rien d'autre qu'un petit tas de viande canine dont la place, à mon avis, est justement là où je me trouve en ce moment et où je suis en train de chercher nerveusement une chaise libre, autrement dit un restaurant chinois. Je donnerais ma tête à couper que je serais incapable de distinguer la viande de bœuf de la viande de chien, car toute carne baignant dans une sauce au soja ou une sauce aigre-douce a le même goût. Mon frère, ce Juif de contrefaçon, s'acheta donc un carlin et il en fut enthousiasmé jusqu'au jour où il perdit le sommeil. Apparemment, la bête aux courtes pattes et à la gueule déformée poussait la nuit des grognements comme s'il étouffait. Mon frère passa plusieurs nuits blanches à le veiller, il croyait être tombé sur un produit avec un vice caché, il était persuadé que la créature allait rendre son âme canine d'un instant à l'autre; mais non, le chien s'obstinait à ne pas crever. Comme mon frère arrivait de plus en plus souvent en retard au travail à cause de ces insomnies, il finit par se faire virer, son chef ayant du mal à croire à son histoire de bon Autrichien veillant son clébard moribond, un Autrichien qui ignorait encore – mais

peut-être à l'époque le savait-il pertinemment – qu'il deviendrait juif. Le soir, le chien feignait toujours de crever, alors mon frère se rendit chez le médecin pour se faire prescrire des somnifères, et il se déglingua complètement. Pour finir, il eut une idée géniale et il alla avec sa bête chez le vétérinaire. Là-bas, chez le médecin pour chiens, il eut une illumination, et peut-être est-ce à ce moment-là justement qu'il décida de devenir juif. Le vétérinaire, en effet, lui expliqua que c'était une race très robuste, mais que si mon frère s'isolait de la société à cause de son chien, son cas déborderait ses compétences vétérinaires. Il conseilla donc à mon frère de consulter en premier lieu un bon psychologue, car il estimait que son chien servait exclusivement de dérivatif à ses doutes moraux et spirituels, et en second lieu – et c'était peut-être plus important encore – il lui conseilla de se débarrasser de son carlin. J'ai bien évidemment été la première personne à qui il a voulu refourguer sa bête. J'ai refusé net, même si à l'époque j'aimais encore mon frère, contrairement aux chiens que j'ai toujours détestés. Mon frère vivait une double dépression, peut-on dire. Le chien, mon refus... en fait, une triple dépression, car il n'avait plus de travail, même s'il n'avait pas besoin de travailler, c'est-à-dire qu'il n'y était pas obligé. Nos parents nous ont légué une fortune confortable. Mon frère aurait pu, tout comme moi, vivre dans l'aisance grâce aux loyers provenant de la location des deux immeubles dont nous avons hérité. Chacun le sien. Peut-être que mon frère était plus ambitieux que moi, peut-être que la vie paisible du rentier ne l'apaisait pas, qu'il avait besoin en plus d'un travail normal, dans une entreprise, avec un chef. Le crétin. Car l'un des deux immeubles, celui de mon frère, se trouvait dans un autre quartier, un quartier bourré de Juifs, et un beau jour il fit la connaissance – il devait être dans un état second à mon avis – de celle qui lui donna ces deux petites Juives. Avant de vendre sa maison et de partir faire son cinéma de youpin en Belgique, il éveilla la pitié de sa bien-aimée, à moins que ce ne fût son chien qu'elle prit en pitié? Toujours est-il que les parents de sa future épouse adoptèrent le carlin. Je n'ai pas la moindre idée de ce que l'animal devint après. Acheva-t-il les youpins? Fut-il anesthésié par eux? Creva-t-il de vieillesse? Je n'ai jamais posé la question et je crois que je ne la poserai jamais.

Je me suis trouvé une chaise près d'un radiateur. Cela m'a pris du temps, tandis que, de plus en plus excités et complètement affamés, certains passagers du train s'attablaient déjà avec leurs assiettes garnies, si bien que quand je me suis approché du buffet, les récipients argentés semblaient avoir subi une razzia. Certes, il restait du riz avec des petits pois et des boulettes de pétales d'oignons ramollis baignant dans une sauce au soja, quelques crevettes boursoufflées, mais pour les douze euros qu'allait me coûter le buffet de ce self génial, je n'y trouvais pas mon compte. Les serveuses tournicotaient entre les tables et prenaient les commandes de bière et d'eau minérale, proposant du même coup tel ou tel plat à la carte. Comme c'était la folie furieuse dans les cuisines et que le cuistot se démenait sûrement comme un beau diable pour regarnir les bacs argentés, sans compter qu'il aurait fallu attendre plus longtemps encore pour se faire servir un plat à la carte, je me suis commandé une pinte et j'ai décidé de patienter. Pendant que je finissais ma bière, le cuisinier a débarqué avec de la nourriture fraîche, mais il se rendait sans doute parfaitement compte qu'avec les moyens techniques et le bref laps de temps dont il disposait il ne nourrirait pas le train tout entier. Comprenant qu'ils n'avaient aucune chance de se frayer un passage jusqu'aux plats, certains passagers ont jeté l'éponge et sont sortis du restaurant, d'autres – et j'appartenais à ce groupe – ont décidé de rester et d'attendre le troisième round. Après m'être longuement délecté d'une deuxième chope, j'ai vu le cuisinier chinois faire un troisième round et les clients une troisième razzia sur les récipients. Cette fois, moi aussi j'ai eu droit à quelque chose. J'ai bourré mon assiette de ce qui me tombait sous la main, sans qu'il me soit possible de réfléchir ni de choisir, car la faim avait fait perdre l'esprit et les bonnes manières aux passagers, moi compris. Nous ressemblions à un troupeau de cochons se bousculant devant une auge. Des cochons ayant bourré leurs gamelles de cochon crevé avec une garniture de légumes en sauce. Une fois attablés, nous avons bâfré comme des cochons cette bouffe de cochon, et plus personne ne pensait aux baguettes parce qu'avec une cuillère et une fourchette ça va plus vite. En un clin d'œil, les bacs étaient de nouveau vides. Affolé, le cuisinier a aussitôt jailli par les portes battantes en aboyant, dans une langue incompréhensible, des ordres aux serveuses qui se sont précipitées comme

un seul homme vers le bar et se sont mises à débarrasser les récipients vides. Il restait une heure avant le départ du train. Je voyais les touristes lancer des regards inquiets sur leurs montres et calculer mentalement s'ils auraient le temps d'attendre le rush suivant. Au bout de quinze minutes, la majorité s'est levée et s'est mise à faire la queue devant la caisse pour s'acquitter d'une action de lutte contre la faim pour le moins douteuse. Exactement une demi-heure avant le départ, alors qu'il ne restait plus dans le restaurant que les plus coriaces des affamés, dont j'étais, le cuisinier et les serveuses, avec des bacs pleins à ras bord, ont fait une dernière incursion dans la salle. C'était en effet la dernière, car le chef cuisinier, désespéré, en sueur et, ô miracle, n'affichant plus sur son visage son sourire chinois figé, s'est mis à gueuler, cette fois dans un allemand chinois: «Manger fini, plus avoir rien à manger!» Nous avions beau être peu nombreux, nous nous sommes rués sur les bacs, car le temps pressait impitoyablement et nous ne pouvions pas nous permettre d'arriver en retard. J'ai chargé mon assiette de tout ce qu'il y avait, et de nouveau, comme un cochon, en compagnie de quelques truies, verrats et porcelets viennois, j'ai ingurgité une quantité impressionnante de fourrage concentré chinois, puis je me suis levé et me suis dirigé vers la caisse. La serveuse chinoise, au moment où je réglais l'addition, m'a demandé si je voulais un biscuit porte-bonheur. J'ai hoché la tête et, outre le ticket de caisse, je me suis retrouvé avec une pâtisserie enveloppée dans du cellophane. J'ai aussitôt mis le cap sur la gare. Il me restait dix minutes.

J'ai dû sauter dans le train au tout dernier moment, car à peine avais-je refermé la porte du compartiment que j'ai entendu le coup de sifflet du départ: le train s'est ébranlé. Cette fois-ci, j'étais seul et j'allais apparemment le rester jusqu'à la fin du voyage de retour. Les deux vieilles dames et Bruno – mince, Bruno, comme moi! – étaient restés sur place. À l'hôpital peut-être? À moins qu'un révérend père local lui ait administré les ultimes sortilèges et l'ait expédié dans l'au-delà? Je n'en sais rien, peu importe. L'essentiel étant que j'étais seul, une sensation magnifique, d'autant que le monde extérieur semblait dans le noir que le scintillement des étoiles tentait de dissiper en vain ou presque. Bref, en tombant de la locomotive sur sa petite tête, il n'avait pas eu une si mauvaise idée, il m'avait sauvé, car sans

son idée folle, ou sans cet incident malheureux, je me serais coltiné des questions stupides. Quoique. Pour une fois, celles-ci auraient peut-être été tout à fait supportables, ce qui ne change rien au fait que j'aurais été enquiné. Comme derrière la vitre il faisait noir, j'aurais eu du mal à me défiler et il m'aurait fallu regarder des visages, des mains, des pieds, des chaussures, des tartines, des sacs et des billets froissés. Je me délectais de cette solitude. J'ai relevé les accoudoirs afin de me donner l'impression d'avoir plus d'espace, puis je me suis déchaussé et j'ai étendu mes jambes. Je me fichais complètement d'être ou non rappelé à l'ordre au cas où le chef de train passerait, je me fichais complètement de tout, car le wagon s'est mis à tanguer doucement, j'ai été pris d'une transe légère, je me suis apaisé et je me suis senti bien dans ce compartiment, je me suis senti bien avec moi-même. Là-bas, dans la petite ville, chez le cuistot chinois cinglé, j'avais remarqué une femme qui marchait exactement de la même manière que celle qui faisait une fixation sur les trains. Un mélange de légèreté et de détermination. Ce genre de personnes perdent rarement l'équilibre, semble-t-il. En ce qui nous concerne, nous n'avions pas beaucoup de chances de tomber, car nous passions notre temps couchés. Tomber couchés? Pourquoi pas. Avec l'âge, j'ai de moins en moins de mal à croire à des choses de plus en plus bizarres. C'est ainsi que couchée, bien ancrée, elle ne parlait que de trains, une obsession qui m'a vigoureusement contaminé. Un jour, pour la troisième ou quatrième fois, elle m'a dit que j'avais un nez proéminent et que, n'eût été ma taille de près de deux mètres, j'aurais été le portrait craché de Staline. Cette comparaison m'a beaucoup étonné. Personne, à part elle – avant, bien entendu, que je ne me laisse pousser la moustache –, n'avait remarqué cette ressemblance. Staline ne faisait vraiment pas partie de mes héros favoris, et la plaque commémorative à Vienne – monument à la gloire des soldats de l'Armée rouge ayant libéré la ville, car on n'a de reconnaissance que pour la Libération, bien entendu – a été et reste pour moi un scandale. Pour la libération de quoi ou de qui? Un mémorial à la gloire de l'occupation, d'accord, ce serait à la limite supportable. Chaque fois que je passe devant, je me sens mal, surtout quand je vois des jeunes mamans avec leurs poussettes, le regard fixé sur le casque reluisant d'or de ce primitif venu de la lointaine Asie. Un monument avec Hitler

et Staline se roulant une pelle serait bien mieux à sa place dans ce pays, mais tout le monde sait bien que... Un jour, je me suis fait pousser la moustache à la morse. J'ai comparé mon visage à celui de Staline sur des photos. Mais à part la moustache, je n'ai remarqué aucune ressemblance. Que voulez-vous, je voulais lui faire plaisir au moment de notre séparation, une séparation ultra-brève, la plus brève du monde. Elle a souri, et quand elle est sortie, elle m'a chuchoté à l'oreille de ne plus jamais la recontacter. « Ces quelques instants sont à nous et il vaut mieux vivre et attendre un moment heureux. » C'est ainsi qu'elle s'est exprimée. De temps en temps, elle me manquait. Je regrettais même les fois où je ne sentais plus mon bras, car la moitié de son corps reposait justement dessus, et je ne voulais pas lui dire que j'étais engourdi, que je perdais toute sensibilité. Chaque fois que je me réveille, j'éprouve la même chose – la nuit je dors sur le côté, le bras sous la tête après avoir inconsciemment écarté l'oreiller –, avant que mon bras se remette à fonctionner, à redevenir sensible, à bouger, chaque fois je me rappelle son corps en sueur au parfum incomparable. J'ai tenu ma promesse. La première année, arrogance virile oblige, j'étais quasi sûr et certain qu'elle flancherait, qu'elle ferait le premier pas. Qu'au moins elle me téléphonerait. Mais rien. Il ne se passait rien. Personne ne frappait à ma porte, le téléphone restait silencieux, la boîte aux lettres demeurait vide. Je m'étais fait des illusions en croyant qu'elle trouverait mon adresse, mon numéro de téléphone. Je dis bien qu'elle trouverait, car tout ce que nous savions l'un de l'autre, c'est que moi, j'habitais à Vienne et elle dans les environs de Klagenfurt. Les environs de Klagenfurt... Les environs de Klagenfurt sont immenses. Ni adresses, ni numéros. Il en avait été décidé ainsi, dès la première fois, et cela devait rester ainsi. Seuls ces quelques jours, et plus particulièrement ces quelques instants, une fois par an, devaient nous appartenir. Je redoutais que lorsque je referais mon apparition, conformément à notre contrat, au même endroit, dans le même hôtel, le même jour et à la même heure, mais un an plus tard, elle ne frapperait pas à la porte, elle ne serait plus là. Pendant ces longs douze mois, elle serait peut-être passée à autre chose, sa vie aurait peut-être changé ou elle serait morte tout simplement. Il est étonnant que pendant cette année d'attente, je n'aie jamais pensé à moi-même en ces termes. En effet, moi aussi je pouvais

mourir ou changer de plan, une maladie ordinaire mais fatale pouvait tout anéantir. J'ai pourtant risqué le coup et sous l'identité de Joseph, et non de Bruno, exactement comme nous en étions convenus, un an après notre accord, je suis arrivé dans la même ville. La chambre réglée deux mois à l'avance, la même chambre, dans le même hôtel, à la même heure. J'étais couché dans le lit et j'attendais qu'elle frappe à la porte. Je regardais ma montre avec impatience, car les minutes passaient et la trotteuse accomplissait impitoyablement de nouveaux tours de cadran, mais finalement j'ai entendu des coups toqués à la porte de manière caractéristique et j'ai su que c'était bon, car personne d'autre au monde ne toquait comme elle.

Le chef de train est entré dans le compartiment. Le chef de train était observateur, il a tout de suite reconnu l'homme du dernier wagon alpin, celui qui était assis sur un banc dur en bois, celui qui était titulaire d'un billet de première classe et avait échangé son confort contre la solitude dans l'inconfort. C'était un cheminot biblique, car il a dit avec un sourire – et à ce moment ses moustaches se sont enroulées en tire-bouchon – que les derniers seraient les premiers. Son cerveau avait gardé un reliquat de citations évangéliques. Preuve que le christianisme demeure une religion universelle, cela se vérifie même dans les chemins de fer. En fait, mon wagon se trouvait maintenant en tête. Le mot « solitude » est même sorti de sa bouche. Il a essayé de dire quelque chose sur les deux dames, sur le crétin sous tutelle et sur le fait que j'étais désormais seul dans le compartiment. Élémentaire, monsieur le chef de train, ai-je pensé, mais je n'ai pas essayé de lier conversation avec lui, même si je sentais qu'il en éprouvait le besoin. Je ne me suis pas trompé, car, sans me demander si je n'avais rien contre sa compagnie, il s'est assis à la place de l'attardé sauteur. Pendant un moment, il s'est comporté exactement comme lui, car il se regardait fixement dans le miroir qui lui faisait face. Il examinait son visage, il se tirebouchonnait les moustaches, déjà incroyablement tirebouchonnées, puis il a boutonné le dernier bouton de son col droit et s'est mis à consulter des papiers. Au loin scintillaient des lumières qui disparaissaient subitement dès que le train entrait dans un tunnel. Puis elles réapparaissaient aussi subitement qu'elles avaient disparu. Finalement, il a cessé de consulter ses papiers et les a rangés dans une